

DE JULIEN À HADRIEN: ROMAN, HISTOIRE (ET MYTHE?)
CHEZ STENDHAL ET YOURCENAR¹

André MAINDRON
Université de Poitiers

C'est une bien tumultueuse relation qu'entretiennent, depuis longtemps déjà, l'histoire et le roman. Le conseil de vrais amis, l'intérêt des enfants, d'autres intérêts sans doute encore mieux compris ont fini par les conduire, au moins dans les universités françaises, à une séparation en bonne et due forme. A l'une, considérée comme assagie, étant attribué un logement prioritaire dans les modernes facultés dites des sciences dites humaines; l'autre étant condamné, en sus des dépens, à demeurer dans les vétustes locaux des facultés des lettres – pour y continuer à entretenir, dit curieusement un des attendus du jugement, ses coupables relations avec "la folle du logis".

De bonnes langues sussurent que les ex-conjoints se verraient encore en catimini; et de ricaner sans vergogne sur la fragilité de telle histoire romancée; et de montrer du doigt la solide constitution de tel roman historique (OR 527). Foin de ces commérages et d'un moralisme lui aussi, on le sait, "*varius, multiplex, multiformis*". C'est de deux des enfants de ce couple, sur la légitimité duquel, donc desquels je ne m'interrogerai pas plus, que j'ai choisi de vous parler aujourd'hui: le Julien qu'enflamme(nt) *le Rouge et le noir* et l'Hadrien dont les *Mémoires* ont été publiés il y a peu. Il va sans dire que nous ne pouvons ici nous intéresser à tous les faits et gestes de ces deux héros. "Mais c'est déjà beaucoup de n'employer que des pièces authentiques" (OR 536), disait celle qui a tenté à notre époque, comme l'écrivait Nerval à celle de Stendhal, de "ramener l'ordre des anciens jours"².

* * *

1 Textes utilisés: Stendhal, *Romans et nouvelles*, éd. Henri Martineau, Pléiade, t. 1, 1952; Yourcenar, *OR*.

2 Nerval, *les Chimères*, "Delfica", 1845.

L'ouvrage de Stendhal et celui de Yourcenar nourris d'histoire, de cette histoire à laquelle les bonnes gens mettent une majuscule, comme pour s'impressionner eux-mêmes? Nul doute là-dessus. A sa façon *le Rouge et le noir* illustre une fois de plus le millénaire, le sempiternel conflit entre le pouvoir qualifié de temporel et le pouvoir prétendument spirituel. Laquelle de la caste des guerriers ou de celle des prêtres l'emportera sur l'autre? A quel culte Julien doit-il très exactement se consacrer? le dieu que lui a enseigné "le vieux chirurgien-major" (p. 238) de son enfance, Napoléon, hélas, est mort. "Le second dieu [...] bien plus à craindre et bien plus puissant que l'autre" (p. 394), le pape, lui, a la pérennité du phénix. D'où les angoisses de Julien, l'ambitieux plébéien, au séminaire: "Il lui était si facile de s'engager dans un des beaux régiments en garnison à Besançon! [...] mais alors plus de carrière, plus d'avenir *pour son imagination*: c'était mourir" (p. 392-393)³. Hadrien n'a pas à résoudre ce dilemme. Sera-t-il ou non et comment "un grand homme" (p. 536)? La question n'a pas de sens: il l'est aux yeux de sa mémorialiste qui a l'inestimable avantage, comme elle le dit elle-même, de "prendre une vie connue, achevée, fixée (autant qu'elles peuvent jamais l'être) par l'histoire" (p. 520). Il l'est, j'allais dire naturellement, à ses propres yeux d'ambitieux souverain. L'expression revient à plusieurs reprises dans *Les Yeux ouverts*: c'est "un homme d'état"⁴. Et l'on nous a toujours enseigné à nous autres, citoyens joyeusement contribuables descendant de ces vilains jadis taillables et corvéables à merci, que ce sont ces hommes-là à qui on dresse des statues, les césars, les pontifes qui font l'histoire. Cette histoire que nous admirons, béats, gavés de *pop corn*, dans nos "étranges lucarnes".

Mais Hadrien a le mérite de reconnaître les limites de son pouvoir face aux conflits de toute sorte, ces maladies de l'espèce humaine qui, plus que les grands hommes, font et sont l'histoire. Par la faute de son prédécesseur Trajan, il se trouve engagé dans une politique périlleuse. Son habileté consiste à faire "répandre partout que Trajan lui-même" s'apprêtait à en changer. "Je raturai d'un trait les conquêtes dangereuses", dit-il, "je forçai la paix" (p. 359). Ce qui ne signifie pas n'importe quelle paix à n'importe quel prix. Là où il peut mater "la rébellion", comme en Egypte (p. 360), là où il

³ Souligné par moi.

⁴ YO 159, par exemple. A "état", à "histoire", etc. sont attribuées des majuscules.

estime qu'"une répression militaire s'impos[e]", comme en Maurétanie, en Bretagne ou dans "la guerre sarmate restée en suspens", il n'hésite pas à recourir à la force. La paix, comme il le dit, n'est ni son "idole" ni son "idéal" (p. 361). La conception qu'il se fait de "l'ordre" au reste ressemble moins à celle du politique ou de l'historien qu'à celle du médecin attentif à soigner ce qu'il appelle "le grand corps du monde". Il n'en va pas de même pour Julien, dans une société bien moins proche de la nature – quelque abus qu'on ait fait de ce mot à l'époque de Stendhal. La "chronique de 1830" est donc uniquement celle d'un nouvel épisode de la lutte pour l'hégémonie "entre l'autel et Paris" (p. 584), entre "Rome" et "la nouvelle Babylone". D'où l'importance des séminaires, ces écoles de cadres du parti ultramontain, car "le clergé, guidé par Rome, parle seul au petit peuple" (p. 582). D'où celle des institutions, alors toutes récentes, du *Sacré Cœur de Jésus* (p. 251) pour former les futures mères de familles dans l'idéologie ad hoc. C'est assurément une longue histoire; et des événements récents se sont chargés de rappeler à nos politiques qu'elle n'était pas sortie de l'imagination délirante de Stendhal.

Grands hommes déifiés, misérables conflits sans cesse renaissants: ces faits et ces acteurs de l'histoire, encore faut-il les montrer dans une certaine perspective pour en faire apprécier la valeur. Aussi Yourcenar s'en prend-elle avec vivacité, dans ses *Carnets de notes*, à la "grossièreté [...] de ceux qui s'étonnent qu'on ait choisi un sujet si lointain et si étranger" (p. 536). N'a-t-elle pas, tant d'années, travaillé, "un pied dans l'érudition, l'autre [...] dans cette *magie sympathique* qui consiste à se transporter en pensée à l'intérieur de quelqu'un"⁵? D'où, entre cent exemples, l'allusion à "la petite phrase obscène de Poseidonius" (p. 295) que nous ne connaissons plus guère que sous la plume de Chanfort; ou encore lorsque Hadrien étudie les arts: "j'apprenais à mieux connaître la Vénus de Cnide ou la Lédà tremblant sous le poids du cygne. C'était le monde de Tibulle et de Propertius" (p. 333). Le poète des *Yeux fertiles*, le peintre des *Demoiselles d'Avignon* ne sauraient naturellement être évoqués dans ce contexte. D'où le désarroi de nos contemporains abreuvés de psycho-marxo-coca devant ces pages. Stendhal, lui, assurément dérange moins. D'abord parce que le genre de lecteurs que je viens d'évoquer sait depuis longtemps *ce qu'il faut penser* de lui: leurs petits pots de bouillie précutée se trouvent en vente dans toutes les grandes surfaces.

⁵ P. 526, souligné par l'auteur.

Ensuite parce qu'il est assez facile de voir que son roman, pour des raisons bien connues, utilise deux procédés complémentaires. Celui du personnage à clé: ainsi de "M. de Nerval, le premier ministre" (p. 582) qui n'est autre que le tristement célèbre prince de Polignac. Et celui de l'allusion à des faits historiques précis mais d'une autre époque, pour lesquels joue la prescription, au délice de l'imagination: ainsi du rouge 30 avril que commémore, de noir toute vêtue, la reine "*Mathilde-Marguerite*" de la Mole (p. 504). Quoi de plus affriolant que de feindre l'ingénuité et de dire au lecteur qui vous prend en flagrant délit de perversité littéraire: C'est pas d'ma faute! c'est pas moi qu'ai commencé!

* * *

Nous voici visiblement glissant de l'histoire au roman. Par quoi au juste le définir? Au moyen de quelques textes, une fois de plus: par ce plaisir – vais-je déjà répéter: pervers? – que le personnage de roman, celui-là même qui se prend pour un héros, un messie – comme le politique – a de se voir autre qu'il n'est. Se vit-il? Se rêve-t-il? Rêve-t-il sa vie plus qu'il ne vit ses rêves? C'est pourquoi j'ai souligné plus haut l'expression "pour son imagination" dans l'analyse, par Stendhal, de son brave petit séminariste mentalement hors de sa soutane. Lorsque l'académicien apprend à Julien "étonné" pourquoi l'altière Mathilde apparaît ce jour-là

longue, mince, en grand deuil, douleur majestueuse⁶,
il n'a qu'un mot pour la caractériser: "C'est une tête, une tête!..." (p. 504). Oui, une tête qui s'imagine, elle aussi, à la fois elle-même et une autre, à la fois de son époque et d'une autre, élue et victime du destin. Mathilde comme Julien a son modèle historique, modèle que chacun veut à tout le moins égaler. Ce qui n'est sans doute pas le cas d'Hadrien. Mais cet homme qui proclame orgueilleusement: "ma vie était rentrée dans l'ordre, mais non pas l'empire" (p. 359), il va de soi que cette vie va lui échapper au moment même où, pas plus humblement, il se sent devenu "dieu" – ne fût-ce qu'au seul regard d'Antinoüs (p. 405). "Tout était facile", écrit-il; et dans la même page, presque dans la même phrase il parle de "plaisir", de "volupté", de "bonheur". Que ne s'interroge-t-il sur ce qu'il énonce aussitôt après: "La

⁶ Baudelaire, *Fleurs du mal*, "A une passante", 1860.

passion comblée a son innocence, presque aussi fragile que toute autre" (p. 406)? Cette sorte de maxime, conçue sans doute fort postérieurement aux faits rapportés et peut-être plus de l'auteur que du personnage, permet de comprendre pourquoi il a cessé de "poser des questions aux oracles" (*ibid.*). L'être romanesque suppose toujours les vrais problèmes résolus. La vie rapidement va le ramener aux dures réalités.

Parmi ces réalités figure naturellement ce qu'Hadrien appelle précisément le "dur sens pratique" des femmes; et, ajoute-t-il, comme s'il lui fallait cette redondance romanesque, "leur ciel gris dès que l'amour n'y joue plus" (p. 335). On se demande bien, si "la vie des femmes"⁷ est à ce point bornée, pourquoi quelques pages plus haut il a parlé du "peuple *varié* des femmes" (p. 333), peuple limité d'ailleurs, comme il se doit, aux seules "patriciennes". Fantasmes érotiques – de tout être, homme ou femme, prince ou esclave? Façon pour le narrateur de se remettre un instant à la portée du lecteur grossier pour qui "l'amour" se réduit à une mise "en scène" (p. 334) de notre animalité? Il y a assurément plus d'amour au sens plein du terme dans les pages où Hadrien en parle comme d'"un des points de rencontre du secret et du sacré"; comme d'une expérience totale de deux êtres, corps et âme – si tant est qu'alors on puisse les distinguer – à la recherche, ensemble, "d'un autre monde" (p. 296). – Quel "autre monde"? C'est bien là où ceux que j'évoquais tout à l'heure ne voient que romanesque, au sens de chimérique. Les rêveries de Julien leur sont sur ce point bien plus accessibles. Même si l'on peut admirer qu'un gamin perdu au creux de ses montagnes, "dès sa première enfance [...] songeait avec délices qu'un jour il serait présenté aux jolies femmes de Paris" (p. 239). Topique inévitable qui offre cet autre avantage que chacun le reçoit pour une vérité; et croit l'avoir vécu. Avec, comme il se doit, la déception devant la réalité après l'illusion du début: "Voilà bien la coquetterie des femmes de ce pays telle que Mme de Rênal me l'avait peinte, se dit Julien. [...] Quelle différence avec ce que j'ai perdu!" (p. 502). Le présent pour l'être romanesque n'existe pas; ou il n'est qu'anesthésie d'une part de ses facultés.

Mais je viens de parler d'illusion, à mes yeux un des plus proches synonymes de romanesque. Julien, en constant décalage par rapport au milieu aux franges duquel il se situe, partout, dans sa famille, chez les Rênal

⁷ *Carnets de notes*, p. 526; le soulignement qui suit est de moi.

ou les la Mole, comme au séminaire, à de rares instants se classe bien parmi "les fous" (p. 387). Mais c'est sans doute moins un éclair de lucidité qu'une façon de tourner en dérision le jugement des autres. "En réfléchissant sévèrement sur lui-même, et cherchant surtout à ne pas s'exagérer ses moyens" il pourrait – peut-être? – se tirer d'affaire. Mais dans la société telle qu'elle est il ne faut seulement pas avoir "l'air de *penser*" (p. 388). Quel sort peut donc connaître celui qui ne suit pas "aveuglement *l'autorité* et l'exemple" (p. 386)? Ses "essais d'hypocrisie" (p. 392) ne peuvent réussir qu'avec ceux qui ont à gagner à ce jeu-là. Il est clair qu'Hadrien ne se trouve pas dans la situation de celui pour qui "*différence engendre haine*"⁸. La haine qu'il peut susciter, comme celle de l'esclave que révoltent ses "quarante-trois années de servitude" (p. 374), vise la fonction, non l'être. Sa différence est supériorité devant laquelle on se prosterne. Ce qui ne signifie pas qu'on s'incline. L'homme Hadrien, comme chacun de nous, peut tenter de résoudre individuellement le passage du physique au métaphysique. Il rêve en revanche lorsqu'il oublie que "la nature humaine" est faite de plus de "vulgaire" que de "sage" (p. 457-458); il rêve encore lorsqu'il espère que "les masses" sur lesquelles il s'est un instant attendri n'écouteront pas plus volontiers les "arguments captieux" des "fanatiques" et autres "sectaires" (p. 456 & 457) que les appels à la "générosité" et à "une liberté sagement entendue" (p. 374). Hadrien, comme Julien, vit dans l'illusion lorsqu'il s'imagine un temps qu'il pourrait recréer le monde à son image: Histoire? Roman?

* * *

Parlerai-je ou ne parlerai-je pas de mythe? Le temps n'est plus de se poser cette question mais d'y répondre, par oui ou par non. A la vérité, ce serait plutôt par non et par oui. Non, il n'est assurément pas "sage" que je reprenne ce qui a été si justement dit par d'autres et que vous connaissez bien: qu'il s'agisse des analyses de M. Delcroix et de R. Poignault sur *Mémoires d'Hadrien*, ou des innombrables articles des stendhaliens sur *Le Rouge et le*

⁸ P. 393; tous soulignements de l'auteur.

*noir*⁹. Les mythes qui nourrissent ces deux œuvres, au même titre que l'histoire et de manière complémentaire, ont été bien inventoriés; et ils n'ont pas fini de hanter notre imaginaire. On a d'ailleurs pu soutenir que "la mémoire du passé s'inscrit dans une préoccupation mythique"¹⁰, ce qui revient à assimiler peu ou prou histoire et mythe. Ce n'est donc pas dans ce sens que je voudrais un instant poursuivre ma démarche.

J'ai parlé de grands hommes, avec le vocabulaire de l'histoire, de héros, avec celui du roman. Les deux œuvres dont je traite cultivent, chacune à sa façon le mythe de l'individu supérieur – on pourrait presque dire du "surhomme", si ce terme nietzschéen ne vous paraît pas trop anachronique. Mais Stendhal, nul ne l'ignore, avec son "égotisme"¹¹ est aussi bien le père de l'auteur, allemand, de *la Volonté de puissance* (1896-1911) que de l'auteur, français, du *Culte du moi* (1888-1891). Et il serait bien hasardeux de soutenir que Yourcenar ignorait l'un ou l'autre. Sans doute s'agit-il, dans *le Rouge* et dans *Hadrien*, de deux personnages, de deux époques, de deux auteurs distincts: de Julien à Hadrien se sont produits nombre d'événements, dont deux guerres mondiales, et s'est dressé plus d'un sauveur. Mais peut-on jurer que Yourcenar, pour qui dix-huit siècles de distance étaient peu, accordait plus d'importance à une différence de quelques décennies? Sans doute, nos histoires de la littérature enseignent-elles que le mythe de Napoléon est né avec le romantisme et que Julien est typiquement un héros romantique. Et le moyen qu'il en fût autrement? Et d'ailleurs est-on bien sûr que c'est ainsi que les contemporains de Stendhal ont accueilli son ouvrage et son personnage? Le "romanticisme" de Stendhal, pour reprendre le terme qu'il utilisait dans *Racine et Shakespeare*, comme le néo-classicisme de Yourcenar présentent tous les deux un nouvel avatar de l'éternel Sisyphe. Tous deux cultivent, comme le dit Yourcenar elle-même dans *Les Yeux ouverts*, l'"illusion" (YO 158). Etonnons-nous si les deux personnages terminent leur vie sur la conscience d'un échec? Dérisoire progrès.

Illusion, ou mythe de croire qu'on peut infléchir l'histoire par sa seule volonté, son seul *désir*. Mythe ou illusion de l'amour, cette autre forme du

⁹ Voir, entre autres, les *Bulletins* n°1 (1987) et n° 5 (1989) de la S.I.E.Y., la *Revue de l'université de Bruxelles*, 1988/3-4, "Marguerite Yourcenar"; le *Stendhal club* n° 126 (1990), "Stendhal et la révolution française".

¹⁰ Claude Mettra, *N.R.F.*, octobre 1972.

¹¹ Voir Stendhal, *Souvenirs d'égotisme*, 1832. Nietzsche: 1844-1900; Barrès: 1862-1923.

désir de domination, à propos de quoi M. Tournier disait que "l'amour restant le thème classique du roman, tout le problème du roman historique, c'est d'intégrer une histoire d'amour à un contexte historique"¹². Une histoire d'amour? et pourquoi pas deux? N'a-t-on pas vu Julien délirer d'abord aux pieds de Mme de Rênal puis à ceux de Mathilde? Mais c'est un faux diptyque. Pour qu'il y ait – quelle horrible expression, que cette expression devenue courante! – "histoire d'amour", il est bien entendu, depuis toujours, souvenez-vous de Clytemnestre ou de Thésée, qu'il faut être – au moins – trois; simultanément ou successivement, pour reprendre le langage des historiens de la sexualité qui parlent de "polygamie successive" et de "polygamie simultanée"¹³, là n'est pas la question. Puisque de toute façon l'ego qui se projette sur l'autre se contemple en lui, l'objet est toujours simple (simplifié), le sujet, ivre de soi-même, toujours double (dédoublé). Duplicité autant que dualisme. Et si dans *le Rouge*, les personnages sont alternativement sujet et objet, la *passion* qu'ils s'imaginent éprouver n'en est que plus intense; ils sont "brûlés de plus de feux"... Et si Hadrien se voit homme et dieu dans "les yeux les plus attentifs du monde" (p. 405) – encore un cliché bien romantique, que ce superlatif –, on le sait, la réciproque n'est pas vraie. "Le mystère et la dignité d'autrui" (p. 296), en l'occurrence d'Antinoüs, ne sont reconnus qu'après son sacrifice. Ce qui n'est peut-être pas le signe d'une bien grande authenticité.

Mythe ou illusion de l'écriture romanesque, du désir la dernière forme que je voudrais évoquer. Stendhal intervient directement dans son récit, on le sait, et il y a donné une célèbre définition du genre romanesque: "Eh, monsieur, un roman est un miroir qui se promène sur une grande route" (p. 557). Le passage est dans toutes les mémoires, l'idée, reprise aussi bien dans la première (p. 288) que dans la seconde partie (p. 576) du livre. Reste à s'interroger sur cette "grande route" qui ressemble à s'y méprendre à celles sur lesquelles on circule dans des régions peu développées: ici, toute droite et magnifiquement entretenue; là, et sans transition, et sans que cela étonne qui que ce soit d'autre que le naïf étranger, une piste, à peine carrossable dont on se demande bien sur quel précipice elle va déboucher. Mais le pays est

¹² Michel Tournier, *N.R.F.*, octobre 1972.

¹³ Voir entre autres Edward Shorter, *Naissance de la famille moderne*, (New York, 1975), le Seuil, 1977.

ainsi fait, j'entends tout d'abord: le pays des fantasmes de Stendhal, présenté longtemps comme un précurseur du réalisme. On le sait aussi, la démarche de Yourcenar est toute autre, pour ne pas dire inverse: il s'agit moins pour elle d'inventer des personnages et une histoire à son image que de se couler dans un temps et un esprit qui ne sont pas les siens: que de tenter, par cette fameuse "*magie sympathique*", de réaliser ce qu'Hadrien n'a fait qu'apercevoir; en faisant

qu'un seul être [...] nous hante comme une musique et nous tourmente comme un problème; qu'il passe de la périphérie de notre univers à son centre, nous devienne enfin plus indispensable que nous-mêmes, et l'étonnant prodige a lieu [...] (p. 297).

Et cette sorte de réal-idéalisme d'Hadrien devient celui de la mémorialiste, à défaut de pénétrer l'esprit de tout lecteur.

Il y a, et peut-être n'y a-t-il que deux types de rapport à autrui, de rapport au monde: l'un qui consiste à essayer de voir les êtres et les choses tels qu'ils sont, et qui serait celui de l'historien aussi bien que du scientifique; l'autre qui consiste à les voir tels qu'on voudrait qu'ils soient, et qui serait celui du romancier – ainsi toujours sous l'ascendant de "la folle du logis". Schéma évidemment simpliste: d'abord parce que personne n'est, et en premier lieu génétiquement, tout d'une pièce; ensuite parce que nous savons tous que les présentations de ce genre, qui rappellent le parallèle que faisait La Bruyère entre Corneille et Racine – "celui-là peint les hommes tels qu'ils devraient être, celui-ci les peint tels qu'ils sont"¹⁴ – figent, tuent toute vie. Mais peut-être y a-t-il quand même fondamentalement deux démarches, dont le roman mythico-historique donnerait une assez bonne idée?

Chez un premier type d'écrivain, pas seulement romantique, mais que représente ici Stendhal, il y a une telle pulsion d'expansion du moi que l'autre, être ou fait, ne peut que se trouver en quelque sorte phagocyté, n'ayant plus de valeur propre et apparemment de réalité que dans le regard porté sur lui: démarche que les existentialistes de notre siècle ont poussée à ses limites. Il faut naturellement tout de suite nuancer, en ce qui concerne Stendhal du moins: les seules œuvres d'imagination qu'il ait jamais terminées lui ayant été inspirées par des faits réels. En quoi il se rapproche de Yourcenar. Mais on regrettera longtemps l'inachèvement de son *Lucien Leuwen*.

¹⁴ La Bruyère, *Caractères*, "Des Ouvrages de l'Esprit", §. 54.

Chez Yourcenar, l'histoire, c'est ce qui permet de sortir de ce moi, moins "haïssable" qu'inintéressant historiquement et métaphysiquement, pour devenir autre, à défaut – c'est la tache originelle du comportement romanesque – de vivre pleinement et anonymement humain, de se fondre hic et nunc, humblement, dans le mouvement cosmique en s'étant dépouillé de soi. Mais elle ne se nourrit pas de l'autre, au contraire ce sont les autres qui "lapent son sang", comme elle le dit dans ses *Carnets de notes* (OR 536). La seule question étant alors de savoir s'il ne s'agit pas d'une autre illusion, d'une mythification de "l'aventure humaine" (OR 537) qui prendrait – que ne l'a-t-on répété! – les allures d'une mystification. Il n'est décidément pas facile, mais c'est la seule réponse, de s'appliquer à garder "les yeux ouverts".